KHALIL GIBRAN

Le Livre des Processions

Traduction de l'arabe et postface par
Elie Dermarkar

Calligraphies de
Halima

Couverture de
Olivier Fontvieille

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

KHALIL GIBRAN
n° 297

Texte intégral
Titre original :
Al Mawâkeb

Notre adresse Internet : www.1001nuits. com

ISBN : 2-84205-504-7

Sommaire

KHALIL GIBRAN

Le Livre des Processions

Le Livre des Processions

Al Mawâkeb

Chant Premier

Pour les hommes,
faire le bien sous la contrainte est contrefaçon,
et le mal d'homme, même enterré,
jamais ne s'éteint.

Menés par les doigts du destin,
la plupart sont instruments
qui un jour,
se brisent.

Et surtout ne dis pas :
« Tel est un savant éminent »,
ne dis pas :
« Voilà un maître vénérable ».

Les meilleurs sont troupeaux
qu'entraîne la voix des bergers,
et celui qui ne marche pas,
s'efface.

Dans les forêts
pas de berger,
dans les forêts,
pas de troupeau,

L'hiver avance
que nul printemps n'accompagne.

Les hommes naissent esclaves
de qui refuse de plier genou,

Et que tout le monde suit
dès qu'il se lève pour marcher.

*

Donne-moi le nay [1], *et chante !*
Le chant garde l'esprit,

Et la plainte du nay *survit*
au glorieux et au misérable.

1. *Nay* : flûte rustique arabe.

Chant 2

Pour qui n'obéit
qu'aux désirs de l'âme,
la vie n'est que sommeil
qu'accompagnent les rêves

Le secret de l'âme,
de tristesse d'âme se voile
et dès que le voile s'éloigne,
le secret se masque avec les plaisirs.

Le secret de la vie se voile de confort,
s'il vient à disparaître,
c'est au voile du malheur
qu'il cède la relève.

Mais si tu te hisses
au-dessus du confort et du malheur,
tu te rapproches de l'ombre
de Celui qui laissa toute pensée perplexe.

Dans les forêts,
point de tristesse,
Dans les forêts,
point de soucis.

Dès que souffle une brise,
nul venin ne l'accompagne.

La tristesse de l'âme n'y est qu'ombre
et que souci qui ne dure,

Dans les replis des brumes de l'âme,
apparaissent les étoiles.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant efface l'épreuve,

Et la plainte du nay *demeure*
bien après la fin des temps.

Chant 3

Peu d'hommes sur terre,
acceptent la vie comme elle vient,
et que l'ennui ne domine pas,

C'est pourquoi ils détournent le fleuve de vie
dans les coupes d'illusion,
que dans leur errance ils vident
jusqu'à l'inconscience,

Dès qu'ils boivent, ils exultent
en otages des passions,
comme nourris d'inconscience
dès la naissance,

Tel mêle à sa débauche la prière,
tel autre, l'enrichissement personnel,
et tel,
de rêves, se grise.

La terre,
taverne dont le destin reste maître,
n'agrée plus
qu'à ceux qui s'enivrent.

Alors quand tu vois un frère sobre,
dis-toi : Merveille !
L'astre s'est-il abrité
sous un nuage gorgé de pluie ?

Dans les forêts,
nulle ivresse,
ivresse de vin
ou d'imagination,

Dans ses cours ne ruisselle
que l'élixir des brumes.

L'inconscience est sein moelleux,
et petit lait pour les hommes,

Ce n'est que quand ils vieillissent et meurent,
qu'ils atteignent l'âge du sevrage.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est le meilleur des breuvages

Et la plainte du nay *demeure*
bien après l'anéantissement des hauteurs.

Chant 4

La religion des hommes
est champ que ne cultivent
que ceux qui ensemencent
dans le désir,

L'aspirant aux délices d'éternité
accueille la Bonne Nouvelle,
tandis que l'insensé
craint le feu qui flamboie,

Car les hommes, sans le châtiment du jugement
[dernier,
nul dieu n'adoreraient,
et sans la récompense convoitée,
seraient tous renégats,

Comme si la religion
n'était qu'un de leurs commerces,
où gagnent les persévérants
et perdent les négligents.

Dans les forêts
point de religion,
ni de laide impiété.

Quand le rossignol chante,
Il ne dit pas : « Voici la vérité. »

La religion des hommes s'en vient
et s'en va comme une ombre.

Nulle religion ne s'est fixée sur terre
après Taha[1] *et le Messie.*

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est la meilleure des prières

La plainte du nay *demeure*
après l'anéantissement de la vie.

1. Taha : autre nom du prophète Mohammad.

Chant 5

Si les djinns savaient,
la justice sur terre les ferait pleurer,
et rire les morts
s'ils la voyaient.

Ainsi, pour les petits agresseurs,
prison et mort,
et pour les grands,
gloire, magnificence et enrichissement,

Le voleur de fleurs
est vilipendé et méprisé,
le voleur de terres
est tenu pour intrépide et puissant.

Qui tue le corps
est tué,
qui tue l'esprit,
la justice humaine l'ignore.

Dans les forêts,
point de justice,
pas de châtiment
non plus.

Et quand le saule projette son ombre sur la terre,
le cyprès ne dit pas :
« C'est une hérésie contre le Livre. »

La justice des hommes est neige
qui fond aussitôt, sous le regard du soleil.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est justice pour les cœurs,

Et la plainte du nay *demeure*
après l'extinction des fautes.

Chant 6

Le droit appartient à la volonté,
et les esprits forts règnent,
qu'ils viennent à s'affaiblir,
heurts et malheurs s'installent.

La tanière des lions
a l'odeur dont les renards
jamais ne s'approchent,
que les lions y soient ou pas.

Chez les étourneaux il y a la lâcheté,
même dans la plénitude de leurs vols,
Et les faucons restent fiers,
même à l'agonie.

Que les hommes l'acceptent ou le nient,
la force de l'esprit est vérité
que la force du bras ne peut nier,

Et si tu vois un jour un faible régner,
ce sera sur ceux-là,
qui, confrontés à leurs semblables,
les fuient.

Dans les forêts
point de volontaires,
ni de faibles
non plus,

Et quand les lions rugissent,
les forêts ne disent pas : « Voici l'épouvantable ! »

La volonté des hommes est ombre
qui plane dans l'espace de la pensée,

Et les droits des hommes se fanent
comme feuilles d'automne.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est force d'âme

Et la plainte du nay *demeure*
après l'extinction des soleils.

Chant 7

Le savoir d'homme est chemin
dont seul le départ est clair,
quant aux termes
ils se nomment Destin et fatalité.

Le meilleur du savoir
est dans le rêve
que tu arrives à saisir et emporter,
à travers l'ironie des enfants du sommeil.

Si tu le vois,
ce frère du rêve,
isolé de son peuple,
rejeté, méprisé,

c'est Lui le Prophète
que le manteau de demain voile,
aux yeux d'un peuple
qui se drape encore des vêtements du passé.

C'est encore Lui
l'Étranger au monde et à ceux qui l'habitent,
le Messager
que les hommes blâment ou excusent,

C'est le Rigoureux,
même s'il paraît doux.
C'est le Lointain,
qu'on l'approche ou qu'on l'abandonne.

Dans les forêts,
point de science,
pas d'obscurantisme
non plus.

Et quand les branches s'inclinent,
elles ne disent pas : « Voici le Sublime. »

L'entier savoir des hommes
est comme brouillard sur champs,

Que le soleil se lève à l'horizon,
il disparaît.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est le meilleur des savoirs

Et la plainte du nay *demeure*
après l'extinction des étoiles.

Chant 8

L'homme né libre,
de ses penchants se construit une prison,
sans s'en rendre compte,
il en devient prisonnier.

Et même libéré
des liens de ses origines,
il demeure esclave
de l'aimé qui habite ses pensées.

C'est un gagneur,
mais dans son intransigeance,
même en champion du droit,
il agit parfois au mépris du droit.

C'est un esprit prompt,
mais dans sa précipitation,
même sur les sommets glorieux,
subsiste en lui une certaine petitesse.

Dans les forêts,
point d'hommes libres
ni d'esclave abhorré.

Les honneurs y sont puérilités
et bulles flottantes.

Quand l'amandier répand ses fleurs
Sur la paille des friches,

Il ne dit pas d'elle : « La misérable !
C'est moi le Seigneur généreux. »

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est gloire originelle

La plainte du nay *survit*
À l'intrus et au puissant.

Chant 9

L'amabilité de certains est coquillage
dont les flancs,
aussi doux soient-ils,
ne recèlent nulle perle.

Il y a le rusé
avec ses deux âmes,
l'une souple comme pâte molle,
l'autre dure comme pierre.

Il y a le léger
et le flatteur fourbe,
dont les pointes ensanglantent
jusqu'aux plis de son propre vêtement.

L'amabilité pour l'abject
est cuirasse protectrice
quand la peur l'épouvante
et que le danger l'inquiète.

Alors si tu croises
force et souplesse à la fois,
pour qui a perdu la vue,
il y a là de quoi la recouvrer.

Dans la forêt,
point d'affable
dont la souplesse serait celle des lâches.

Les branches du saule s'élèvent
au voisinage des chênes.

Et si au paon est donnée la parure de pourpre,
Il ne sait pas lui-même s'il incarne la beauté
[ou la séduction.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est la grâce des doux,

Et la plainte du nay *survit*
Au-delà du faible et du fort.

Chant 10

La grâce d'aucuns est camouflage,
la plus odieuse revient
à qui excelle
dans l'art de l'imitation.

Il y a :

celui qui admire
ce qu'il ignore,
dont il ne tire
ni profit ni préjudice,

le grandiose
qui se voit roi en son âme,
devenue source
de mélodies et de sourates,

l'orgueilleux
au miroir astral,

à l'ombre lunaire,
épanouie, florissante.

Dans les forêts,
point de gracieux
dont la grâce
serait faiblesse de petits.

Et le vent du matin, faible lui-même,
ne porte pas pour autant la maladie des faibles,

Les fleuves y ont un goût
de source de paradis,
mais aussi,
force et puissance pour charrier le lourd et le dur.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est la grâce du beau,

Et la plainte du nay *demeure*
Au-delà du fin et de l'épais.

Chant 11

L'amour des humains est multiple,
Souvent comme l'herbe des champs,
sans fleurs ni fruits.

L'amour est comme le vin,
modéré, il apaise,
abondant, il est danger pour qui s'y abandonne.

Et quand, sur un lit de concupiscence,
les corps mènent le cortège,
l'amour va vers son suicide tel un roi captif,
refusant la vie, ses alliés l'ayant trahi.

Dans la forêt,
point de débauche
qui prétende
à la noblesse de l'amour.

Quand les taureaux mugissent,
nul ne peut dire que ce soit d'amour.

L'amour des hommes est un mal
intérieur, entre chairs et os.

Et quand jeunesse s'en va,
s'en va aussi le mal.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est amour vrai,

Et la plainte du nay *survit*
Au-delà du beau et du délectable.

Chant 12

Si tu rencontres un amant épris, éperdu,
avec dans sa faim une satiété,
et dans sa soif, assouvie à la source,
une retenue,

et que les gens disent :
« C'est un fou !
Que peut-il bien vouloir de l'amour ?
Qu'espère-t-il de tant de patience ? »

« Est-ce pour Une telle
qu'il verse ces larmes de sang ?
Alors qu'elle n'a rien de merveilleux
ni de remarquable ? »

Dis-leur que ce sont eux les sourds et les démunis,
morts avant d'être nés,
Comment connaîtraient-ils l'essentiel qui fait vivre,
sans l'avoir expérimenté ?

Dans les forêts,
point de blâme,
Non !
et point de censeurs.

Quand les gazelles s'affolent
devant le visage du couchant,

L'aigle ne dit pas :
« Quelle chose étrange ! »

C'est le sage que
chez nous l'on appelle « l'étrange ».

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est la plus belle des folies

La plainte du nay *survit*
au judicieux et au sérieux.

Chant 13

Dis : nous avons oublié
la fierté des conquérants,
mais jusqu'après le déluge,
nous n'oublierons jamais les insensés.

Au cœur même du Cornu[1]
était la boucherie,
et au fond du cœur de Qays[2],
l'autel vénérable,

Dans les triomphes de l'un,
se cachait la défaite,
et dans les brisures de l'autre,
la victoire et le succès.

1. Le Cornu : un des surnoms d'Alexandre le Grand.
2. Qays : poète arabe du VIIe siècle, héros légendaire d'une histoire d'amour.

L'amour se reconnaît à l'esprit,
pas au corps,
et le vin est pressé pour l'inspiration,
non pour l'ivresse.

Dans les forêts,
point de mémoire,
autre
que celle des amoureux,

Ceux qui ont dominé, régné,
tyrannisé les mondes,
ne sont que lettres devenus
dans des noms de criminels,

Et l'amour rayonnant,
chez nous s'appelle conquête éclatante.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Oublie la tyrannie des puissants.

Le lys est une coupe pour la rosée,
Non pour le sang.

Chant 14

Le bonheur sur terre est mirage
que l'on espère,
sitôt qu'il s'incarne,
on s'en lasse,

Tel le courant vers la plaine,
et qui, une fois arrivé,
ralentit et se trouble,

Les hommes ne sont heureux
que dans le désir de l'inaccessible,
une fois atteint
ils s'en désintéressent.

Si tu croises un bienheureux
qui renonce à l'inaccessible,
bien des leçons sont à tirer
de son comportement.

Dans la forêt,
point d'espérance,
pas d'ennui
non plus.

Comment la forêt pourrait-elle convoiter une part,
alors qu'elle a tout ?

Et pourquoi continuer à y chercher l'espoir,
alors qu'elle est l'Espérance.

La vie est d'espoir,
cela aussi est une de nos souffrances.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est feu et lumière,

La plainte du nay *est désir*
que n'approche jamais l'indifférence.

Chant 15

Les visées de l'esprit,
dans les plis de l'esprit sont cachées,
ne les dévoilent
ni les apparences, ni les images,

L'un dit que les esprits,
quand ils atteignent la perfection,
disparaissent,
et tout est consommé,

Comme des fruits mûrs
que l'arbre laisse tomber,
un jour, sous l'effet du vent,

L'autre dit :
une fois les corps pris de sommeil,
ne demeurent en l'esprit
ni errance, ni dialogue,

Comme les ombres sur l'étang
disparaissent
sans laisser de trace
quand l'eau vient à se troubler.

Tous est ombres
et les atomes,
ni dans les corps survivent,
ni dans les esprits agonisent.

Sitôt que le vent du Nord
a rangé les basques de l'entendement.
le vent d'Est vient les déranger.

Dans la forêt,
n'ai pas trouvé de différence,
entre corps et esprit,

L'air y est d'eau paisible,
et la rosée, d'eau tranquille,

L'arôme y est fleur qui se prolonge,
et la terre, fleur figée,

Les ombres des peupliers sont peupliers,
qui croyant être de nuit, se couchent.

*

Donne-moi le nay *et chante!*
Le chant est corps et esprit

Et la plainte du nay *survit*
au-delà d'aurore et de crépuscule.

[illegible]

في كنفنا خير الشباب

Chant 16

Le Corps est pour l'Âme entrailles
qu'elle habite jusqu'à maturité,
puis elle s'élève,
et lui s'effondre.

Elle est l'embryon,
et le jour du trépas
n'est pour elle que promesse tenue,
arrivée à terme, sans échec ni contrainte,

Mais il est dans les humains des spectres
qui ont la stérilité de l'arc
que ne sous-tend nulle corde,

Ce sont des intrus,
car les âmes ne sont nées,
ni de bois sec,
ni ne sont enfantées de boue,

mais que de plantes sur terre
sont sans parfum,
et que de nuages dans le ciel,
sans pluie.

Dans la forêt,
point de stérile,
et pas d'intrus non plus.

Dans la datte,
le noyau préserve le secret du palmier,

L'alvéole de miel est signe
de ruches et de champs,

Et le stérile est parole
bâtie à partir d'indolence.

*

Donne-moi le nay *et chante !*
Le chant est corps qui se déroule,

Et la plainte du nay *survit*
au monstrueux et au bâtard.

Chant 17

Pour le fils de la terre,
la mort est un terme,
pour le fils de l'éther,
elle est commencement et victoire.

Celui qui dans ses rêves enlace l'aurore,
survit,
qui dort toute la nuit,
s'efface,

Qui s'accroche à la terre
dès son éveil,
n'enlacera que terre
jusqu'à l'extinction des planètes.

La mort est comme la mer :
l'homme aux attaches légères la traverse,
et l'adepte des pesanteurs,
sombre.

Dans les forêts
ni mort, ni tombes,

Quand Avril s'en va,
point ne meurent avec lui les joies,

La peur de la mort est fantasme,
tapi dans les plis des poitrines,

Et tel qui n'a vécu qu'un printemps
est comme celui qui a vécu des siècles.

*

Donne-moi le nay *et chante!*
Le chant est secret d'immortalité

Et la plainte du nay *survit*
à l'anéantissement de l'existence.

Chant 18

Donne-moi le *nay* et chante !
Oublie ce que j'ai dit et ce que tu as dit.

La parole est poussière.
Dis-moi ce que tu as fait.

As-tu pris comme moi, la forêt pour maison
plutôt que les palais ?

As-tu suivi les ruisseaux,
escaladé les rochers ?

T'es-tu baigné de parfums,
et séché de lumière ?

As-tu bu l'aube comme un vin
dans les coupes d'éther ?

T'es-tu assis comme moi au crépuscule,

dans les paupières de vignes
aux grappes répandues
comme pléiades d'or,

Sources pour l'assoiffé,
pour l'affamé nourriture,
miel et parfum,
et vin pour qui désire,

T'es-tu offert de nuit
l'herbe pour couche,
enveloppé d'espace,

Renonçant à ce qui advient,
Oublieux du passé,

Dans l'Océan du silence de la nuit,
avec ses vagues dans tes oreilles,

Et, au sein de la nuit,
un cœur battant dans ta couche.

Chant 19

Donne-moi le *nay* et chante !
Oublie le mal et le remède.

Les hommes ne sont que lignes
tracées d'eau.

Quel intérêt, ô ma muse,
dans les rassemblements et les foules,

Les discussions et les cris,
les protestations et les dissensions ?

Ce ne sont là que taupinières,
et toiles d'araignée,

Et qui survit dans l'impuissance,
meurt lentement.



Chant 20

La vraie vie est dans la forêt,
et les jours même bien rangés,
entre mes mains serrées finiront en forêt,
dispersés.

Mais le destin, en mon âme,
fonde sa trajectoire,
et se dérobe chaque fois
que je me tourne vers la forêt,

Les destins ont leur voie
qui jamais ne varie,
et les hommes, impuissants à atteindre leur but,
renoncent.

Donne-moi le *nay* et chante

Al Mawâkeb, littéralement *Les Processions*, paraît en 1919. Ce long poème de Khalil Gibran est composé en vers monorimes dans la tradition de la poésie arabe classique. Seul texte dans cette forme, il est la dernière œuvre en arabe de Gibran qui a déjà publié cinq livres dans cette langue. Mais désormais il écrira tous ses livres en anglais.

Ce changement de langue fut un lent cheminement, amorcé par la rencontre de Mary Haskell, en 1904. Bien qu'ayant passé trois années de sa jeunesse aux États-Unis, Gibran ne maîtrise alors pas parfaitement l'anglais. D'ailleurs, à la même époque, il entend perfectionner son arabe écrit. Déjà, Mary l'institutrice, endossant le rôle de maîtresse d'anglais, de soutien et de relectrice, l'incite à abandonner la traduction de ses textes arabes en anglais et à écrire directement dans cette langue. La lecture de livres, comme *Ainsi parlait Zarathoustra,* lui montre une forme possible et l'engagera probablement à s'y essayer. Plus de dix années s'écouleront avant que Gibran n'écrive son premier poème en anglais, en 1915.

Son premier livre composé en anglais, *Le Fou* (*The Madman*), paraît en 1918, suivi du *Précurseur* (*The Forerunner*). De 1918, jusqu'à la publication du *Prophète* en 1923,

Gibran continue de rédiger des fragments de textes et des brouillons en arabe.

Il est vraisemblement encouragé dans son choix par l'accueil que lui réserve la critique, qui voit en l'auteur du *Fou* un nouveau Tagore, comblant la distance entre Orient et Occident. L'année suivante, son poème *Le Livre des Processions* reçoit très peu d'écho de la presse arabe. Son succès en tant qu'auteur arabe reste très limité. On lui reproche une langue qui n'est pas parfaitement conforme à la tradition écrite.

Cette appartenance aux deux langues est l'une des mystérieuses dualités de l'écrivain, qu'illustre *Le Livre des Processions* au détour de ses pages. Le poète appartient à une terre orientale pétrie de religions. Révolté par le siècle, il dénonce et repousse violemment toutes les bassesses et avilissements que l'homme impose à l'homme. Aux tiraillements intérieurs, aux contradictions de la vie, à l'opposition du corps et de l'esprit, de la nature et de la civilisation, du bien et du mal, du paraître et de l'être, il préfère répondre à l'appel d'une certaine nature, farouche et authentique, la forêt, berceau de la vraie vie, pour vivre du chant de son *nay*. Rejetant les doctrines et les appareils de pouvoir, il privilégie l'absence de dogmes et d'apparats.

En vingt épisodes d'une musicalité prenante, constitués chacun de plusieurs strophes et d'une coda, *Al Mawâkeb* est une succession de séquences soulignant les thèmes essentiels de la vie, déferlant en vagues monorimes vers les havres étales de la forêt et du *nay*.

Construit sur deux voix, alternant point et contrepoint, épisodes et interpellations, codas et réponses, renvoyant à l'apparent et au latent, à l'explicite et à l'implicite, *Le Livre des Processions* déroule ses strophes dans un dialogue perpétuellement en ombres et lumières.

Surgissant du passé et jouant sa partition dans l'accompagnement des *Processions*, le poète apparaît, nettement ou en filigrane, dans le mystère de sa solitude, bien qu'il soit entouré. La mémoire du pays d'origine n'est jamais absente, le « diseur de mots » jouant de la double identité avec une aisance méditerranéenne accomplie.

S'il y a un écart entre ses racines libanaises et son exil américain, il est transfiguré par une écriture aux somptueuses créations dans les deux langues, enrichie de saveurs orientales. Les noms et leurs secrets ajoutent leur lumière à la silhouette du poète. Gibran croit au mystère des noms et à leurs implications spirituelles : Bcharré, le village où il est né, contraction de *Beit Ishtâr*, la maison d'Ishtâr, la Déesse-Mère de la Fécondité et de l'Amour ; Gibran, n'est-ce pas aussi Gabriel, annonciateur de naissances primordiales, celle du Christ, et de messages essentiels comme le Coran à Mahomet ? Khalil, venant d'Abraham « Al-Khalil », n'est-il pas l'ami de Dieu ?

L'amour est sa source d'inspiration, un amour spirituel et absolu. Le poète se montre, dès le deuxième chant, sans égard pour le seul plaisir charnel dont il se méfie : « Et quand, sur un lit de concupiscence,/les corps mènent le cortège,/l'amour va vers son suicide, tel un roi captif,/refusant la vie, ses alliés l'ayant trahi. » Car il subit sa prison de chair, et faisant de cet échec le moyen de sa grandeur, il se confie à l'amour dans l'esprit : « L'amour se reconnaît à l'esprit,/pas au corps,/et le vin est pressé pour l'inspiration,/non pour l'ivresse. »

Sa foi est-elle mystérieusement personnelle, ou bien synthèse des différents messages prophétiques ? « Dieu, dit-il, a donné plusieurs portes à la vérité de manière à pouvoir accueillir chaque croyant qui y frappe » (*Spiritual Sayings*). Il croit en Jésus, Fils de l'Homme, à la « sève libre

et sublime » d'une foi libérée des contraintes extérieures – autorité, hiérarchies, dogmes...

Jetant ponts et passerelles spirituelles d'une intense fulgurance, il ne franchit pourtant pas le dernier pas. Pour lui ce n'est pas le but mais le chemin qui compte, ce n'est pas la destination mais le passage que tente le poète vers le prophète. L'accent prophétique est déjà dans les processions, aux deuxième et septième chants : «... Si tu te hisses/au-dessus du confort et du malheur,/tu te rapproches de l'ombre/de Celui qui laissa toute pensée perplexe[...] ». «... Si tu le vois,/ce frère du rêve, isolé de son peuple,/rejeté, méprisé,/C'est Lui le Prophète/Que le manteau de demain voile... ».

Pourtant, il n'est pas encore là, le Prophète. L'assurance d'une voix unique, annonçant haut et fort les vérités et les beautés du monde, doit encore venir. Le renoncement de la dernière strophe sonne comme un aveu de ne pas s'être trouvé : « Mais le destin, en mon âme,/fonde sa trajectoire,/et se dérobe chaque fois/ que je me tourne vers la forêt,/ [...] /et les hommes, impuissants à atteindre leur but,/renoncent. »

Mais, dans les plis du « manteau de demain », se dessinent déjà les traits du Prophète, figure achevée qui recevra l'accueil bouleversé d'un monde en quête de sens, un monde en marche, avec ses cortèges variés et convergents, les accords de ses chants et la lumière de ses « Processions », vers le somet qui culmine au dessus des « nuages d'inconnaissance ».

ELIE DERMARKAR

Vie de Khalil Gibran

1883. Le 6 janvier, naissance de Gibran Khalil Gibran à Bcharré, au Liban, alors province ottomane de la grande Syrie, dans une famille maronite.

1895. Départ de la famille, en butte à des difficultés matérielles, pour Boston. Pour une raison inexpliquée, le père n'est pas du voyage. L'enfant découvre la littérature et les arts grâce à un mentor américain, l'artiste Fred Holland Day, qui l'encourage à dessiner. Il entre en contact avec le cercle artistique bostonien.

1898. Retour de Gibran à Beyrouth, où il s'inscrit au collège de la Sagesse. Il y passe quatre ans. Il étudie la Bible en langue arabe.

1902. Nouveau départ pour Boston. Il y retrouve Josephine Peabody. Il laisse sa famille frappée par la maladie : sa sœur Sultanat meurt un mois après son départ ; sa mère a un cancer. Le talent artistique de Gibran s'affirme. Il peint et écrit.

1903. Mort de la mère et du demi-frère de Gibran.

1904. Gibran rencontre une directrice d'école, Mary Haskell, qui le protège. Elle le soutient dans ses travaux d'écriture en langue anglaise. Il engage avec elle une correspondance que seule sa mort interrompra. Par ailleurs,

il commence à publier des articles dans les journaux pour les émigrés de langue arabe.

1905. Parution de *La Musique*, le premier livre de Gibran. Il se fait déjà l'avocat des écrivains qui rompent avec la tradition écrite arabe et cherchent à imposer leur style personnel.

1906. Parution des *Nymphes des vallées*. Sa relation avec Josephine est rompue. Il se rapproche de Mary Haskell, de dix ans son aînée.

1908. Publication des *Esprits rebelles*. L'Église maronite juge l'ouvrage hérétique, et le pouvoir ottoman décide de le brûler en place publique. Gibran part pour Paris où il étudiera les beaux-arts.

1910. Retour à Boston, puis installation définitive à New York.

1912. Début de la correspondance entre Gibran et l'écrivain libanaise May Ziyada, qui vit en Égypte. Gibran s'est installé à New York. Publication des *Ailes brisées*.

1916. Gibran mène une campagne en faveur des victimes, au Liban, de la famine provoquée par la guerre. Sa reconnaissance par le milieu artistique new yorkais est grandissante : on le demande pour des lectures.

1918. Publication du *Fou*, première œuvre en anglais, écrite avec l'aide de Mary. Le projet d'un livre autour de la figure de Al Mustafa, le futur *Prophète*, prend forme.

1919. Publication du *Livre des Processions*, en arabe.

1920. Publication du *Précurseur* et de *Tempêtes*. Gibran fonde avec d'autres écrivains arabes le Cénacle de la plume : ce cercle se donne pour mission de publier les auteurs qui en font partie, de « secouer » la langue et de traduire en arabe les auteurs et les ouvrages qui le méritent. Longtemps après sa dissolution, l'influence du Cénacle reste considérable.

1923. Parution du *Prophète.*

1926. *Le Sable et l'Écume* paraît. Mary épouse un propriétaire terrien du Sud.

1928. Publication de *Jésus, fils de l'homme,* qui sera suivi des *Dieux de la Terre* (1931), de *L'Errant* (1932) et du *Jardin du prophète* (1933). La santé de Gibran se détériore rapidement.

1931. Mort le 10 avril, Khalil Gibran est enterré dans son village natal par son amie Mary.

Repères bibliographiques

Œuvres de Khalil Gibran

- *L'Errant,* Mille et une nuits, 1999.
- *Le Fou,* Mille et une nuits, 1996.
- *Iram aux colonnes,* suivi d'un texte de Jad Hatem, *Études sur la mystique de Gibran,* Cariscript, 1988.
- *Le Jardin du Prophète,* Mille et une nuits, 2000.
- *Jésus, fils de l'homme,* Albin Michel, 1990.
- *Merveilles et Processions,* Albin Michel, 1990.
- *Le Précurseur,* Mille et une nuits, 2000.
- *Le Prophète,* Mille et une nuits, 1994.
- *Le Sable et l'Écume. Livre d'aphorismes,* Albin Michel, 1990.
- *Les Trésors de la sagesse,* Mortagne, 1986.
- *La Voix ailée. Lettres à May Ziyada,* Sindbad, La Bibliothèque arabe, 1982.
- *La Voix de l'éternelle sagesse,* J'ai lu, collection Aventure secrète, 1997.

Études sur Khalil Gibran

- Dahdah (Jean-Pierre), *Khalil Gibran : une biographie,* Albin Michel, 1994. Sous la direction de : « Khalil Gibran : poète de sagesse », *Question de,* n° 82, 1991.
- Kharrat (Souad), *Gibran le prophète, Nietzsche le visionnaire : du* Prophète *et d'*Ainsi parlait Zarathoustra, Triptyque, 1993.

Mille et une nuits propose des chefs-d'œuvre pour le temps d'une attente, d'un voyage, d'une insomnie...

La Petite Collection (extraits du catalogue). 267. COLETTE, *La Lune de pluie.* 268. JEAN DE LA CROIX, *Poésie.* 269. Washington IRVING, *Sleepy Hollow. La Légende du Cavalier sans tête.* 270. Claude CRÉBILLON, *Le Sylphe.* 271. O. HENRY, *Attaque de train : mode d'emploi et autres nouvelles du Far West.* 272. Robert BURTON, *Digression sur l'air* (*Anatomie de la mélancolie*). 273. Alina REYES, *L'Exclue.* 274. Victor SEGALEN, *Peintures.* 275. LA METTRIE, *L'Homme-machine.* 276. Charles BAUDELAIRE, *Le Spleen de Paris* (*Petits Poèmes en prose*). 277. Xavier de MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre.* 278. J.-B. POUY/Patrick RAYNAL, *Chasse à l'homme.* 279. Johann Wolfgang GOETHE, *Élégies romaines.* 280. *Le Livre de Job.* 281. François VILLON, *Le Testament.* 282. SÉNÈQUE, *La Vie heureuse.* 283. ARISTOTE, *Invitation à la philosophie.* 284. Hubert HADDAD, *L'Âme de Buridan.* 285. Edgar POE, *Les Lunettes.* 286. Choderlos de LACLOS, *Des femmes et de leur éducation.* 287. Pierre LOTI, *Suleïma.* 288. Friedrich NIETZSCHE, *Deuxième Considération intempestive.* 289. Khalil GIBRAN, *Le Précurseur.* 290. Michel de MONTAIGNE, *Des Cannibales.* 291. Arthur RIMBAUD, *Album zutique.* 292. Maître ECKHART, *L'amour nous fait devenir ce que nous aimons.* 293. Edmond ABOUT, *Le Nez d'un notaire.* 294. Edith WHARTON, *Xingu.* 295. Jean-Yves CENDREY, *Parties fines.* 296. Peter SLOTERDIJK, *Domestication de l'être.* 297. Khalil GIBRAN, *Le Livre des Processions.* 298. Thomas DE QUINCEY, *Le Mangeur d'opium.* 299. Joris-Karl HUYSMANS, *À vau-l'eau.* 300. Guy DEBORD, *Rapport sur la construction des situations.* 301. Guy de MAUPASSANT, *Boule de suif.* 302. Louis HENNIQUE et Henry CÉARD, *Deux nouvelles naturalistes.* 303. Guy de MAUPASSANT, *La Nuit et autres nouvelles fantastiques.* 304. MARIVAUX, *L'Île des Esclaves.* 305. SOPHOCLE, *Œdipe roi.* 306. PLATON, *Criton, ou Du devoir.* 307. GUILLERAGUES, *Lettres de la religieuse portugaise.* 308. René DESCARTES, *Discours de la méthode.* 309. Alfred JARRY, *Ubu roi.* 310. Gustave FLAUBERT, *Hérodias.* 311. Prosper MÉRIMÉE, *La Vénus d'Ille.* 312. George SAND, *La Marquise.*

Pour chaque titre, le texte intégral, une postface, la vie de l'auteur et une bibliographie.

49.4602.01.6
Achevé d'imprimer en septembre 2000,
sur papier Ensoclassique par G. Canale & C. SpA (Turin, Italie).